

.

Billets rédigés et lus pour l'émission Tour de piste que j'ai animée de 2004 à 2006

Dernière

Tour de Piste.

22 juin 2006

C'est la dernière fois que je vous livre mon petit mot d'humeur, parfois d'humour et souvent d'idées. On se retrouvera à l'automne fort probablement mais sans ces billets qui chaque semaine s'avèrent un drôle d'exercice. La plupart de temps, la veille, je n'ai aucune idée de ce que je vais vous raconter. Mais j'ai comme vous, ma semaine dans le corps! C'est-à-dire que les événements, l'air du temps, la rumeur médiatique me rentre dedans, que je le veuille ou nous. Nous sommes tous des éponges dans un univers d'ondes.

Et il y a aussi ma vie, ma petite vie, parfois grandiose. Mes misères, mes colères, mes fatigues, mes exaltations! Et puis mes enfants, ma compagne, les repas à cuisiner, les études à surveiller, l'avenir a programmé et tout bêtement comme vous, une vie à gagner envers et contre tout!

Et il y a aussi ceux qui m'entourent ici à l'émission, Hélène, Jean-Sébastien, Elsa, Claude, François. Toute la semaine, on se renvoie la balle sur mille sujets!

Alors je suis imbibé de tout ça, et j'imagine quelqu'un qui

écoute cette émission, et je me dis : je vais dire ce que j'en pense, ce que je ressens en ce moment face à tel ou tel événement!

Bien sûr, c'est souvent saupoudré de mes sempiternelles obsessions : la démocratisation de la culture, la dénonciation de l'imposture, mes doutes déchirant quant à la solution nationale à tous nos maux et ce préjugé favorable pour les doux, les tendres, les transparents, les candides et les entreprenants.

Je vous assure qu'il n'y a derrière tout ça, aucun plan, aucune volonté, sauf celle de pouvoir changer quelque chose!

Et une bonne dose de prétention consciente sans laquelle je resterais silencieux. Bien sûr, je veux vous rejoindre, vous plaire aussi. Mais parce que j'aurai dit ce que je pense et que je vous crois réconforté que l'on puisse encore poliment se dire nos quatre vérités. Merci d'être là, à l'autre bout du fil. C'est toujours l'autre qui, en fin de compte, nous met au monde.

Raymond Cloutier.

Le mécène.

15 juin 2006.

Un certain François Pinault qui jusqu'au début avril dirigeait TV5 à Paris mais était surtout milliardaire et possédait Gucci et Château Latour, a décidé de consacrer sa fortune à promouvoir l'Art contemporain. Il acquiert et restaure un imposant Palazzo Vénitien sur le Grand Canal, investissant \$50 millions et y installe une partie de sa collection, pour le grand bonheur des touristes et des résidents. Ce sera un musée, une création française installée en Italie.

D'autres viennent de doter Toronto, d'une maison pour l'orchestre symphonique ou d'un pavillon au Musée des Beaux -Arts de l'Ontario.

Pourquoi devenir riche, si ce n'est pour donner, partager, se disent ces mécènes? Après avoir satisfait tous ses plaisirs, après avoir régner sur tous les fronts, gagner tous les combats, écraser tous les concurrents, quel motif reste-t-il à la femme et l'homme comblé de richesses?

Dans notre culture, autrefois, on s'en remettait aux bonnes œuvres, à la dîme, pour se faire pardonner notre appât du gain et s'acheter une place au paradis.

On me dit que la communauté juive a toujours l'obligation de remettre 10% de ses gains à des organismes sociaux ou culturels, qui viennent en aide à la communauté. Une façon de remercier le destin pour la chance reçu!

Malheureusement, une bonne partie de notre élite, de nos commerçants ou de nos nouveaux riches, en est encore à s'entourer d'objets d'apparat, de maisons châteaux, de

voitures clinquantes, dilapidant leurs gains dans des aventures farfelues. Le manque flagrant de culture de ces nouveaux riches, leur manque d'élégance et leur suffisance envoient ses fortunes vers l'éphémère, l'inutile, au lieu de l'ancrer dans la durée.

Pensez-y un instant vous qui avez eu le flair, le courage et un peu de chance. Vos biens accumulés, au lieu d'être dilapidés dans de stupides acquisitions sans lendemain, pourraient être mis au service de la vitalité culturelle d'ici. Consultez, comparez, pesez le pour et le contre.

Un orchestre, un opéra, une compagnie de danse ou de théâtre, n'attendent que votre regard, votre héritage pour vous permettre de vous inscrire dans le temps, la durée. Pourquoi ne pas commencer dès maintenant, avec cette génération-ci, une tradition de mécénat qui ne s'arrêtera plus!

Raymond Cloutier

Ensemble.

11 juin 2006.

Depuis le début mai, je répète une pièce de théâtre qui devra être prête pour le mercredi 28 juin, date de la première.

Et depuis je ne cesse de penser à tous ceux qui, dans des locaux de fortune ou d'autres mieux nantis, s'acharnent matin, midi, soir, à apprendre, placer, préciser chacun des gestes, chacun des mots qui seront exposés devant vous dans les prochains mois. Même travail en danse, au cirque, au concert, en chanson.

Toute cette explosion de rire, de chant, de peur et d'enchantement est le résultat de centaine d'heures de travail, d'erreurs, de doutes et d'exaltation.

Chaque seconde, chaque moment qui vous seront présentés dans un continuum parfois magique ne sont que le collage laborieux de décisions parfois intuitives, souvent réfléchies, d'artisans passionnés.

Sous l'apparente aisance, sous la détente et la concentration obligatoires, se cache une préparation laborieuse et fébrile.

Parce que, au bout de compte, vous serez là, arrivant dont ne sait où, au terme d'une journée qui est la vôtre, unique et complexe. Vous aurez décidé de vous extraire de vos routines et payer pour nous regarder. Et nous savons tous que nous vous devons autre chose que l'ennui ou la demi-mesure.

Chaque soir, il faudra vous conquérir et vous emmener dans une fiction qui deviendra le réel, pour vous et pour nous.

Cela est nécessaire pour notre bien-être à tous. Et cela dure depuis l'homme des cavernes.

Il n'y a qu'ici en Amériques où un tel phénomène de

fréquentation en été des arts vivants peut être observé! Cela est précieux et participe à notre survie.

En attendant, jours après jours, je mets un mot après l'autre dans la boîte à mémoire, je place chaque pas et chaque regard à la demande du metteur en scène, j'écoute les intentions de l'actrice et de l'acteur qui vivront avec moi sur ce plateau et je construis fébrilement les deux heures d'éternité que vous vivrez avec nous!

Alors il n'y aura plus ni travail, ni effort, mais un temps arrêté où nous serons ensemble!

Raymond Cloutier.

La survie.

8 juin 2006.

La survie n'est pas une vie. Si on nous annonçait à la naissance que notre seule activité pour les cent prochaines années sera de survivre, continuellement menacés par la faim, la soif, la foudre, les attaques, que du matin au soir nous devons être sur le qui-vive, la défensive, la méfiance perpétuelle, nous serions réduits à l'état de bêtes hargneuses, maussades. Et plusieurs auraient renoncé soit à la vie, soit à perpétuer la vie.

Une grande partie de la population de la planète, connaît des épisodes d'obligation de survie. Et cela nous semble inacceptable.

C'est l'image qui m'est venu en apprenant le départ de Bernard Labadie de la direction de l'Opéra de Montréal. Encore une autre institution culturelle menacée. Son directeur ne peut plus accepter de travailler dans un contexte de survie perpétuelle.

Victime aujourd'hui d'un succès ponctuel dans les années 90. Les pouvoirs publics avaient alors, dans leur grande sagesse, coupé l'aide de l'état de moitié. Mais lorsqu'une nouvelle direction a entrepris de développer de nouveaux publics, revamper le répertoire, tracer de nouvelles avenues, le manque à gagner est apparu flagrant. Le surplus a été englouti et les déficits annuels inévitables se sont accumulés. Donc l'institution est condamnée à la survie avant de mourir

par asphyxie. Quel intérêt pour un artiste d'accompagner le malade jusqu'à la tombe.

On dira que je radote, mais le Québec ou la Ville de Montréal ont besoin d'institutions culturelles nationales et municipales. De petites villes d'ici ont déjà leur théâtre à elle. Le fédéral gère et soutient le Centre National des Arts en autres. Difficile de comprendre que nos ténors nationalistes de tous horizons n'ait pas réclamé depuis 40 ans la création d'un Opéra soit national, soit municipal, d'un orchestre symphonique, d'un théâtre, d'une compagnie de danse, appartenant à la ville ou à l'état.

Ces vaisseaux amiraux solides, bien ancrés dans l'identité des citoyens, viendraient protéger toute la fragile communauté artistique. Si on peut depuis 30 ans accepter de sauver un inutile stade de deux milliards, parce que sa tour est un symbole identitaire, il est grand temps qu'on se dote des institutions nationales qui fondent la vraie identité. J'ai honte de voir ma culture sous respirateur artificiel. La survie n'est pas une vie!

Raymond Cloutier

La poésie.

4 juin 2006

Il y a des moments où il vaut mieux faire silence et laisser la pensée, la parole de l'autre, prendre la place.

J'aurais voulu vous dire aujourd'hui ma consternation de voir tous ces ténors du divertissement culturel monter ensemble aux barricades pour dénoncer notre immobilisme. Ils sont inquiets, voire outrés par la mobilisation citoyenne qui a fait reculer le gouvernement dans le méga projet cirque/casino. Sauf que ce ne sont pas des mécènes qui nous font la leçon, ce ne sont pas de généreux donateurs qui veulent reconfigurer la ville et nos plaisirs.

Qui a décidé que Montréal avait attrapé la festivalite et le divertissement comme identité? Les citoyens? Non, des entrepreneurs. Par générosité, humanisme, altruisme? Non, parce qu'ils y ont trouvé une niche, une entreprise, un profit. Sinon ils auraient fait autre chose dans la vie! L'État les a soutenus, tous, le public a embarqué dans l'aventure et les médias ont généreusement servi leurs rêves. Merci, sincèrement Messieurs. Mais cela ne vous donne pas le droit de mépriser aujourd'hui l'engagement de citoyens qui refusent lucidement de valider des projets qui ne leur conviennent pas. Si vous étiez des mécènes, je comprendrais, mais ce n'est pas le cas!

Mais je ne veux pas en dire plus car je veux laisser la parole à Danny Laferrière qui ce matin, dans La Presse, écrivait :
« La poésie pour ma fille Alex, c'est ce rapport viscéral entre les mots et les choses... À cet âge, le mot suffit pour faire apparaître la chose. Plus le mot est bref, plus vaste semble son territoire (le ciel, la mer, le cœur). On avait besoin de rien

d'autre pour vivre... La Poésie reste cet animal qui s'enfuit dès que l'on tente de l'approcher. Tout est poétique sauf la poésie, c'est-à-dire l'idée qu'on puisse créer artificiellement une telle grâce ».

Alors cette ville, Messieurs, il faut y toucher délicatement, sa poésie pourrait en souffrir. Déjà qu'on l'a brutalisée dans les années 60, sans que les citoyens puissent intervenir, et qu'on en est encore à réparer ces cicatrices. C'est toujours dangereux de vouloir créer artificiellement une telle grâce! Comme le dit Danny...

Raymond Cloutier.

Les stratégies

1 juin 2006

Enfin, une bonne nouvelle. Au lieu de cogiter pour la millième fois des réformes, des rapports, des enquêtes, des réflexions et autres pensées nobles qui alimentent les conversations mais transforment rarement le réel, La Commission scolaire de Montréal lance une initiative simple et qui fera date. Ceux qui comme moi fréquentaient l'école primaire et le collège dans les années cinquante, se souviennent que la plupart d'entre nous recevions, en fin d'année, en récompense de nos efforts, notre assiduité ou notre gentillesse, une pile de livres attachés d'un ruban, que nous rapportions fièrement à la maison. Pour plusieurs c'était parfois les seuls livres ayant jamais franchi la porte de leur demeure.

Cet été, tous les élèves repartiront avec des œuvres des bons auteurs d'ici, et initiative encore plus structurante, comme on dit dans le jargon, devront rapporter les livres dans leurs écoles en septembre pour regarnir les bibliothèques mal-en-point de chacune d'elles. Je ne sais trop qui a concocté cette stratégie et convaincu tout le monde en un temps record. Mais, il me semble que tous ceux qui désespèrent de voir les publics stagnés, le lectorat diminué, les mélomanes vieillir, les musées incompris, devraient prendre exemple de cette stratégie.

C'est le nouveau mot clé! À la guerre comme à la guerre! Un peu moins d'études, d'enquêtes, de conférences et d'apitoiement, un peu plus de créativité, de plan d'attaque, de remise en question des vieilles façons de faire et d'essais, de

tentatives concrètes, d'action sur le terrain.

On veut augmenter l'intérêt pour la lecture/plaisir, c'est simple on met le livre dans la main du lecteur, on veut plus de spectateurs dans son théâtre, développer un nouveau public, c'est simple on prend un spectateur exclu, nouveau et on lui offre une première expérience, on facilite son accès dans ces lieux souvent chers et intimidants, on offre nos invendus aux groupes communautaires pour créer une habitude, un intérêt. Nos publics vieillissent en musique sérieuse, on inverse la vapeur, et on met tous nos efforts sur la clientèle jeune!

Ce n'est pas l'immobilisme d'une société que devraient dénoncer nos patrons de l'industrie culturelle qui s'irritent des mobilisations citoyennes contre leurs projets de culture marchande, mais l'immobilisme des institutions qui attendent l'impasse avant de transformer leur façon de faire. Une Commission scolaire vient de montrer la voie.

C'était simple, cela demandait un peu de courage, pas mal de planification mais fallait surtout y croire et penser stratégie!

Plus ça change...

28 mai 2006.

Je l'ai aperçu sur l'avenue Mont-Royal et j'ai fait un saut dans le temps. Je n'avais pas déambulé sur cette rue qu'on dit branchée depuis des dizaines d'années. Après y avoir brûlé toute ma jeunesse, j'en avais fait le tour.

Et puis le voilà avec un chapeau à plumes, des bretelles sur un torse nu tatoué, des cheveux sales jusqu'aux omoplates, des lunettes roses et un pinceau au menton. Au milieu des mères à poussettes exhibant fièrement leurs nombrils, les cuirettes sans moto, les veilles appuyées sur des paniers à roulettes et des patineurs seuls dans leurs baladeurs blancs, je suis revenu trente ans en arrière sur la même artère.

En fait, si peu avait changé. À l'époque pas de nombril, mais autant de cuirettes, moins de patins mais autant de walkman, toujours des vieux perdus dans la lenteur et des jeunes insouciantes bousculant tout le monde.

Ce qu'il y a de nouveau, c'est les touristes de banlieue, venus se gaver d'une carte postale exotique.

Bon, en 1976 mon 4 pièces me coûtait 45\$ par mois, personne ne faisait la file devant une taverne et le sushi résidait encore à New York.

Mais pour le reste, nous étions une centaine avec des chapeaux à plumes, des bretelles sur nos torses nus, les cheveux jusqu'au milieu du dos.

Notre époque veut nous faire croire que le temps défile vite,

qu'il faut rester à l'affût des tendances, qu'on risque d'être vite dépassé!

Si ce n'était du commerce, de l'effet de mode, des prix qui explosent pour arpenter les mêmes rues et dormir entre les mêmes murs, le temps nous serait offert dans une mesure plus acceptable, plus lente, à l'image des transformations réelles. Qu'on ait son cellulaire, son portable branché au café du coin, des pizzas carrées ou des lunettes Bono, n'y change pas grand-chose. On peut s'illusionner en pensant s'acheter de la modernité! Mais le chapeau à plume est posé sur une tête sans âge, et les bretelles sur le torse nu est une découverte pour le touriste. Pauvre lui, il est si heureux d'avoir photographié avec son cellulaire un tout nouveau phénomène, la preuve vivante d'une fin du monde imminente. Plus ça change, plus c'est pareil!

Raymond Cloutier

Pleut-il?

21 mai 2006

Autant vous l'avouer dès le départ, j'aime la pluie. Lorsque je me dessine un petit paradis, c'est souvent un bord de mer, au nord, préférablement l'Atlantique. Il y a bien sûr quelques plages de sables pour accéder à l'océan, mais surtout des contours rocheux qui s'avancent loin lorsque la marée baisse. Il fait ni chaud, ni froid, comme aujourd'hui et il pleut, il vente, la mer est déchaînée. Avec un ciré, des bottes, un capuchon, je déambule, sautille, escalade et dévale sur les pierres et les roches plates. Puis exténué, je me réfugie près d'un feu dans le foyer d'une chambre toute simple, avec vue, bien entendu. À ce moment, une pluie droite sans rafale puis une bruine succède à la tempête et descend sur moi et sur toutes choses, une grande paix, un calme rassurant.

La pluie protège, enveloppe, met une distance. Elle suscite chez moi ce que je considère être l'antichambre du bonheur: la mélancolie. Ce n'est ni la tristesse, ni la déprime, ni l'angoisse. C'est ce regard mouillé posé sur toute chose, ce regard ému de tant de beauté que l'on voudrait pour soi indéfiniment et qu'on ne peut pas garder, ce rendez-vous fugace, cette soif inassouvie, ce temps qui passe, qu'on le veuille ou non.

Il n'y a pas d'enquêtes là-dessus, pas d'études que je connais, mais je suis certain que les écrivains, en général, aiment la

pluie. C'est cruel d'écrire en plein soleil, dans les canicules d'été alors que les lecteurs ont les fesses dans l'eau.

Mais lorsque que l'humanité autour de nous est isolée sous son parapluie, dans le collet de son coupe-vent, que la solitude n'est plus une maladie mais le fondement de notre merveilleuse unicité, alors s'asseoir seul pour écrire des histoires, c'est plus réjouissant.

Mais je vous avoue également que là, ça commence à faire. Les rivières débordent, les champs vomissent, les jardins sont gavés et j'ai épuisé ma dose de mélancolie pour un bout de temps. Douze jours de pluies torrentielles en ligne, c'est assez! Et puis si tous les écrivains ont tapé sur le clavier durant toutes ces heures d'averses, avez-vous une idée du nombre de parutions qu'il nous faudra lire et traiter à l'automne. Alors d'accord, on ferme le robinet jusqu'en juillet! S'il vous pleut, pardon s'il vous plait!

Raymond Cloutier.

Le beau parleur.

Vous m'en lirez tant. Le dimanche 14 mai 2006.

N'avez-vous pas été surpris, voire même très étonné, d'apprendre de la bouche de notre Premier Ministre du Canada, que l'idée même du Canada est une idée francophone, pour ne pas dire française, que le Canada a été fondé en 1608 à Québec, et que donc le français est la première langue nationale du Canada. On savait tout ça, mais ça faisait très longtemps qu'on en avait entendu parler. De l'entendre proclamé par le chef du gouvernement fédéral pour expliquer à des journalistes, dont plusieurs unilingues anglophones, pourquoi il commence toujours ces discours, en français où qu'il soit dans le monde, me coupe les jambes. Je suis pantois! Et il en rajoute, il veut m'achever. « Je parle d'abord le français parce que cela m'aide à structurer ma pensée, m'oblige à mieux me préparer lorsque je fais des entrevues ou des déclarations ».

Je ne me souviens pas d'un Premier Ministre depuis 50 ans qui a pensé faire une telle affirmation. On avait l'impression qu'ils réfléchissaient plutôt dans l'autre langue!

Alors les Canadiens qui résistent au bilinguisme, c'est-à-dire à la langue française, ici autour de nous et là-bas d'où vient ce nouveau chantre des vertus du français, se font dire que notre langue est celle des penseurs, et qu'une langue c'est un outil pour penser. Pas de langue, pas de mots, pas de verbe, pas de noms, pas de pensée. Quand c'est un prof, un

écrivain, une linguiste qui en parlent, cela a peu d'effet! Mais quand c'est un conservateur de l'Ouest, élevé dans un environnement entièrement anglophone, qui dit : « J'aime le français. Parler français est un désir qui remonte à ma jeunesse. J'aimerais bien sûr mieux le parler, c'est pourquoi je le pratique tout le temps », nous aimerions bien voir un effet d'entraînement chez nos compatriotes résistants.

Bien sûr que c'est payant politiquement, et puis après, si c'est pour augmenter la présence et le rayonnement d'une langue menacée. Sans elle, pas d'accès direct à la poésie et la littérature qui fondèrent la modernité.

Bien sûr aucune langue ne garantit l'intelligence, les idées progressistes, le cœur à la bonne place. Même en français, eh oui, la bêtise guette le beau parleur!

Raymond Cloutier.

Des millions de mots.

Vous m'en lirez tant.

Le dimanche 7 mai 2006.

Que serions-nous, si nous ne pouvions, aveugle ou pas, prendre les mots des autres, les mots écrits, et passer du temps avec eux? Il n'y a pas si longtemps, cinquante ans, ou un siècle à peine, peu de gens recevaient les mots autrement que par les sons. Encore maintenant le quart de la population d'ici ne peut pas lire ce que les autres écrivent, encore moins écrire leurs propres pensées.

Je me lève le matin et je dévore les quotidiens en vitesse, me plonge dans un roman en allant au travail, je parcours quelques magazines ou hebdomadaires gratuits si je dois manger seul le midi et je continue le roman au retour et avant d'aller au lit.

Ceux qui aiment lire, pour qui les lettres mises ensemble sont toujours un voyage, une percée dans l'enveloppe plate du réel, n'ont peut-être jamais imaginé la quantité de mots qui traversent l'œil (ou le doigt pour l'aveugle) au cours d'une journée, encore moins d'une vie.

Tous les dimanches, je vous lis ce billet de cinq cents mots, en deux minutes. Normalement, en silence, cela peut se faire plus vite. Mais prenons cette base pour quantifier la montagne de mots écrits que nous recevons en moyenne chaque jour.

Si vous lisez vraiment votre journal le matin, pas seulement les gros titres et les photos, (n'oubliez jamais qu'un journaliste s'est donné la peine de fabriquer du sens,

d'éclairer une situation pour vous, tâche hautement difficile devant la réalité toujours confuse), donc le journal lu pendant vingt minutes : 5000 mots.

Le roman qui vous passionne durant une heure répartie tout au long de la journée : 20 000 mots. Les magazines, les affiches, les recettes, les lettres, les agendas ajoutons un autre 5000 mots.

Ici, j'exclus les heures de tous ceux dont le travail consiste à traiter les mots toute la journée. Ces milliers de paires d'yeux, rivés sur l'ordinateur, ces yeux qui épluchent des rapports, consultent des archives, des textes de lois, corrigent des devoirs ou traduisent des inepties. Bref, un amateur de mots, en dehors de son travail, laisse rebondir sur son imaginaire, sans trop d'effort, près de 30 000 mots par jour, plus que trois millions par an. Très très peu de ceux-là appartiennent à la vraie littérature. Faciles à déceler, ils restent gravés là, dans un dossier de la mémoire marqué : moments précieux, ne jamais effacer!

Raymond Cloutier.

Les chiffres.

Tour de Piste.

Le jeudi 4 mai 2006.

On apprenait ce matin que Montréal avait perdu 340 000 spectateurs en un an. Mais dans l'ensemble du Québec c'était seulement 330 000 de moins. Enfin c'est ce qu'on lisait.

Si on s'amuse à décortiquer les quelques chiffres fournis y a de quoi avoir des heures de plaisir. Ces chiffres révèlent la fréquentation des salles de toutes tailles et de toutes vocations. Il suffit que quelqu'un paye un billet pour assister à un spectacle en salle pour être comptabilisé. Variétés, chanson, musique, danse et théâtre ont attiré 6 700 000 spectateurs au Québec en 2005. C'est impressionnant lâché comme ça! Montréal est en baisse de 9%, mais l'ensemble du Québec n'en a perdu que 5%. J'en déduis donc qu'il a fallu que l'extérieur de Montréal soit en hausse de 4%. Personne n'avait remarqué cela.

Étonnamment, le nombre de billets vendus correspond à peu près au nombre de citoyen du Québec. Curieux, non!

La chanson francophone est pétante de santé avec des hausses de 30% des revenus des spectacles. Il suffit de quelques centres Bell en français et voilà que tout le monde semble s'enrichir.

Y a moins de monde qui vont au théâtre et à la danse ou vers la musique en concert, mais les organismes semblent faire plus d'argent. Encore une illusion! Il s'est vendu plus de billets chers et moins de pas chers. Moins de monde, plus d'argent. Plus de petits qui pâtissent!

Mais il faut travailler un peu plus fort pour déceler la réelle santé d'une activité avec des statistiques pareilles. Il y aurait, par exemple, 1 600 000 billets vendus par les théâtres au Québec, près de 100 000 de moins qu'en 2004. Mais qui va au théâtre, où, à quelle fréquence? Combien y a-t-il de spectateur potentiels en saison? Sachant qu'il se vend environ 1 million de billets de théâtre en été, cela laisse 600 000 entrées en saison dans tout le Québec. Habituellement les amateurs en région assistent à toutes les pièces qui tournent, et en ville y vont fréquemment. Disons 4 fois par année. Donc il y aurait 150 000 spectateurs qui ont fréquenté le théâtre en saison en 2005. Une moitié à Montréal et l'autre ailleurs. Amusant, non!

Je viens de découvrir que le théâtre n'intéresse que 2.5% de la population. Pas amusant, inquiétant!

Raymond Cloutier

La patinoire.

Tour de Piste.

Le jeudi 27 avril 2006.

Je n'ai jamais été un fervent participant des sports de compétition en équipe. Pour des raisons historiques, sans doute. Inscrit en première année, je venais tout juste d'avoir 5 ans. Promu au cours classique dès la fin de la 5^e année du primaire, je me retrouve à 12 ans avec des compagnons de classe qui ont 16/17 ans et sont passés de l'autre côté de l'adolescence. Je me suis rabattu sur la gymnastique, l'acrobatie et le ping-pong. L'équipement de football était trop grand et les mises en échec à mon endroit, sur la patinoire, rendaient les armoires à glace, ridicules. Je décidai de gagner mes galons sur scène. Là aussi, il y avait un sport extrême!

C'était au temps où la renommée des collèges tenait autant à leur troupe de théâtre qu'à leur succès entre les lignes bleues. L'acteur acrobate marchait la tête haute dans le couloir des grands.

Mais il me fallait parfois participer au cours obligatoire de ballon-panier et j'appris vite à passer le ballon au géant qui la déposait dans le panier en sautant à peine. Au football on me demandait de remettre le ballon entre mes jambes au quart arrière. Bref, on a pris bien soin de moi, trop petit et trop jeune pour prétendre à ces compétitions qu'on qualifiait de viriles. Comme si l'agression faisait partie intégrante du mâle! L'envie de gagner ne peut être confondu avec l'envie de détruire.

Alors aujourd'hui, je ne peux m'empêcher d'avoir la fièvre comme tant d'amateur devant ce renouvellement du hockey,

sport que je détestais depuis 20 ans. C'est vrai que c'est un des jeux les plus rapides, fluides et quelquefois gracieux, lorsque les armoires à glaces, les pugilistes et les accrocheurs restent au vestiaire et qu'on redonne l'espace aux acrobates. Dès lors, le règne des gros bras ne tient plus. Là comme ailleurs.

Bonne nouvelle pour tous ces sports d'audace, d'adresse, eh oui d'intelligence, qui redeviennent aussi passionnants joués par des femmes ou des enfants de 12 ans. Il ne restera plus qu'à accueillir les armoires, les pugilistes et les accrocheurs dans les troupes de théâtre. On aurait besoin d'eux pour jouer les héros, les fourbes et les demi-dieux de la patinoire céleste.

Raymond Cloutier

Écrire.

Vous m'en lirez tant.
Le dimanche 23 avril.

Écrire, écrire, écrire. Pourquoi écrire quand il y a tant à faire pour paraphraser Louise Forestier? Des milliers et des milliers de doigts sur des claviers, des millions de paires d'yeux sur la planète, qui prennent les signes laissés sur les pages et les transforment en image, en odeur et parfois en musique.

Aujourd'hui c'est la fin de Montréal Capital mondiale du Livre en même temps que la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur!

Certains ont d'énormes succès, pour toutes sortes de raisons parfois bonnes et souvent mauvaises. D'autres acceptent de vivre dans l'ombre, signent et persistent. Des résistants, des maquisards qui seront peut-être célébrés plus tard. Ce ne sont pas toujours les succès du jour, les savoirs du mois ou de l'année qui sont retenus par l'histoire.

Un auteur nous confiait récemment que son pays c'était le roman, bien avant son lieu de naissance. Un autre qu'il fallait laisser à la télévision le soin de s'occuper de la banalité, de l'insignifiant et demander désormais à la littérature, le suc, le miel, le pur produit de l'alambic de l'imaginaire, de l'intelligence.

Lorsque les auteurs y consacrent toutes leurs forces, y confient tout leur destin, y investissent toutes leurs audaces, il faut qu'ils soient imprimés, distribués, passés de main à main, de bouches à oreilles et qu'ils arrivent sous les yeux de tous les lecteurs. Pour les autres, la vigilance des éditeurs, l'éclairage des analystes et la prévoyance des lecteurs finiront

bien par décourager les importuns.

Une grande histoire sans style, comme ce Da Vinci Code, fera un bon film, mais jamais un grand roman, et cette petite histoire, taillée tel un bijou, comme La Musique d'une vie, d'Andréi Makine, restera pour toujours une œuvre majeure. Entre les deux, plein de mains avides qui feuilletent aujourd'hui les livres sur les présentoirs du Salon du livre de Québec. Il est international ce salon, autant que la plus petite librairie, car au pays du roman, point de passeport, de fouille, de diplôme. Une promesse d'abandon suffit. Et ces milliers de signes, nés sous les dix doigts du solitaire habité, repousseront encore les limites d'un pays qu'on croirait infini!

Raymond Cloutier

Dames de théâtre.

Tour de piste.

Le jeudi 20 avril 2006.

C'est toujours vrai. Et cela dure depuis 1949. Madame Mercedes Palomino est parti se reposer mardi, 58 ans après la Fondation du Rideau Vert. Elle débute cette longue et fidèle histoire des femmes et du théâtre. Imaginez la vie culturelle d'ici, sans toutes ces dames, ces filles insensées qui ont construit à partir de rien, tant et tant d'aventures. Yvette Brind'Amour, Monique Lepage, Marjolaine Hébert, Jeannine Beaubien, Françoise Berd, Françoise Gratton. Et voilà le Rideau Vert, Le théâtre Club, La Marjolaine, La Poudrière, L'Egrégore, La Nouvelle Compagnie théâtrale. Aujourd'hui Louise Duceppe est chez Duceppe, Loraine Pintal au TNM, Ginette Noiseux à L'Espace Go, Marie Thérèse Fortin au Théâtre d'Aujourd'hui, Marie Thérèse Falcon au FTA et Brigitte Heajtens et Marie Gignac au Carrefour. Je ne ferai pas la liste exhaustive de toutes les jeunes et moins jeunes compagnies itinérantes dirigées par des femmes.

Elles ont de qui tenir. S'il y a un terrain de jeu où les femmes ont pris leur place, l'ont consolidé et tenu à bout de bras, c'est le théâtre.

Celle qui vient de nous quitter avait créé le modèle.

Maternante et sévère, cultivée et aventurière, curieuse et déterminée, elle inspirait le respect autant que la confiance. D'où vient la folie de ces femmes qui entraînent derrière elles les créateurs, les financiers, le public dans des aventures artistiques normalement sans lendemain. Ces garçons d'ici y retrouvaient-ils des mères responsables des finances de la maison, à l'écriture fine, aux lectures inspirantes, à la culture

et l'information juste?

Lorsque Martin Faucher m'a demandé en 2000 de jouer Georges, dans Qui a peur de Virginia Wolf, d'Edward Albee, au Rideau Vert, il a fallu d'abord que Metcha, tel était le surnom de Madame Palomino, approuve ce choix. Elle n'était pas d'accord. On la disait irritée par mes prises de positions sur la diffusion du théâtre. Avait-elle bien lu mes écrits ou seulement les oui dire déformés qui se propagèrent rapidement d'une coulisse à l'autre. Après deux semaines d'attente, elle valida le choix du metteur en scène. Le soir de l'avant-première, elle descend dans les loges et me salue froidement. J'apprends toute l'histoire, un peu plus tard au restaurant de la bouche de Guillermo de Andrea, directeur artistique du Rideau Vert. Cette nuit-là, j'écris une longue lettre manuscrite à Mme Palomino, l'assurant de mon admiration pour tout ce qu'elle a fait pour le théâtre d'ici, et que mes interventions ne visent qu'à perpétuer et bonifier tout le travail de ces pionniers obstinés. Après la première, elle redescend dans ces loges sous la scène du Rideau Vert. Ce petit lieu chaud, devenu ma 2e maison, est en liesse. Elle s'approche de moi, me tend une coupe de champagne et me serre dans ses bras:

-Merci, mon petit. Vous avez été formidable!

C'est ça une directrice de théâtre! Et elles ont toutes été comme ça à un moment ou un autre de leur aventure! J'avais 56 ans et j'étais un petit, de retour à la maison, sans condition, avec le droit d'opinion, mais aussi avec le devoir de la passion!

Bon repos Metcha!

Raymond Cloutier

L'agneau.

Vous m'en lirez tant.

Le dimanche 16 avril 2006.

C'est le bon moment de lancer ici et là des, « Joyeuses Pâques », sauf aux agneaux, bien sûr. Les bouchers sont ravis, les fleuristes en extase et les chocolatiers en liesse.

Et si l'agneau, avec son œil humide, son pas mal assuré, ne rêvait que de ce sacrifice ultime : une table heureuse, pleine d'enfants malcommodes au sortir de l'hiver, une mère comblée et un patriarche rassuré, maniant le couteau sur le gigot rosé, cet agneau pascal, cette victime sans tache, offert aux divinités pour calmer leurs fureurs, les mettre de notre bord, quoi!

Mais cette année, y a de la chicane dans la cabane! Et ça va prendre plus d'un agneau pour calmer le ciel en désarroi! D'un côté Michel Tremblay, la mère symbolique, se demande où s'en va la famille avec des rêves en signe de piastre, et de l'autre Victor Lévy Beaulieu, le patriarche, est fâché noir parce qu'elle ose douter de son entreprise. Les enfants commencent à avoir peur, d'autant plus que le couteau du père est bien aiguisé. Les cousins pensent aller festoyer ailleurs, lorsque Victor évoque les varices de Michel et le petit pécule mis de côté pour ses vieux jours. Nous devons fêter Pâques et nous voilà prisonnier du Vendredi saint. Il fait noir, c'est l'orage, les voiles se déchirent et les camps se dressent.

Pour ou contre le père, pour ou contre la mère. Ça fait quarante ans qu'elle fait les repas, les lits, qu'elle nous raconte des histoires de grosses femmes, de belles-sœurs, de travestis tout croches, et tout à coup elle est renvoyée de la cabane,

parce que son rêve est trahi. Le père crie des obscénités, se sent floué: il travaille lui, il a des ancêtres lui, il a tout inventé lui, tandis qu'elle ne fait que récolter, en flattant la mollesse ambiante!

Un oncle déclare à la volée, ne plus jamais vouloir la revoir! Tout le monde quitte la table et se réfugie silencieusement au salon.

Cela fait longtemps qu'il faut marcher les fesses serrées et les oreilles molles. C'était assez facile. On se tenait bien droit, on écoutait papa, on disait oui à chaque question posée et on se déclarait fier de tout ce qui sortait de la maison. Il nous avait prévenu; ce n'est qu'à ce prix que bientôt nous serions propriétaires de tout le lot, ce n'est qu'après que nous pourrions lui dire nos quatre vérités.

La mère vient peut-être de sonner le début de la récréation! Et si tous ces enfants, maintenant devenus très grands et mêmes vieux, se mettaient à arrêter de chuchoter, et commençaient à s'expliquer un peu partout! Peut-être découvrirons-nous, une tout autre tablée, une autre lecture de l'histoire? Qui sommes-nous, d'où venons-nous, que voulons-nous devenir, réellement, sans raccourci? Que nous sommes-nous raconté, en catimini depuis 40 ans? Quel est ce bateau aux officiers menaçants?

Le temps d'une Pâques, la mère Michel est devenu l'agneau, couché au milieu de la table, devant la famille estomaquée? Tout le monde se regarde, sonné!

Quelqu'un peut-il expliquer ce sacrifice, est-ce le prix de la parole? Et si désormais l'agneau refusait d'être égorgé? Joyeuse Pâques, tout de même!

Raymond Cloutier.

Temps Gris.

Tour de Piste.

Le jeudi 13 avril 2006.

Des nuages gris, d'autres noirs, des traînées blanchâtres ici et là, et dessous un vent tournoyant. Et même si les vitres de mon bureau claquent parfois dans leurs cadres, j'ai la curieuse impression d'un temps plat, répétitif! C'est toute cette histoire autour des déclarations de Tremblay et de Lepage qui nous gâchent ce printemps, ces réactions virulentes à des propos très nuancés.

Les artistes n'auraient de valeur en autant qu'ils marchent dans la parade!

Au début, il a suffi de quelques chansons, pour partir une ferveur, de romans, de tableaux, de spectacles fous, de pièces inimitables pour cimenter la fierté.

Pour faire simple, on a tout ramené à la sauvegarde du fait français ou plutôt du parler français. Cela étant désormais en sécurité, on mise maintenant sur l'argent, le business! Les créateurs avaient allumé un feu, les politiciens, les économistes l'ont nationalisé.

Mais aucun gouvernement n'a mis la culture comme première mission de son action. On chuchote en coulisse qu'elle est notre matière première, la queue du paon se déploie à chaque victoire à l'étranger, mais on a oublié que l'identité culturelle passe par le déploiement massif de stratégies de démocratisation, de sensibilisation dès le plus jeune âge à tous les phénomènes de création. Et surtout que l'histoire, la littérature, la musique, le théâtre, l'art visuel, la poésie d'ici et de partout, fonde l'identité.

Au lieu de s'interroger sur ce constat de vide culturel, on

vient jeter l'anathème sur ceux qui justement préviennent les stratèges, qu'on ne bâti pas une maison d'abord pour être riche, mais surtout pour être à l'abri des vents mauvais, en harmonie avec ses occupants, pour créer et grandir avec tous les invités et toutes les générations.

Toutes ces réactions sont troublantes. Quelle est cette terreur soudaine, ces mises à l'index, ce mépris du doute?

Qu'un ancien chef de gouvernement jette publiquement un dramaturge aux orties parce qu'il pense différemment de lui, que des romanciers crient encore à la traîtrise, cela ne fait que démontrer à tous les citoyens l'extrême fragilité des fondations d'une maison rêvée par une chanson, mais depuis confiée à une usine de résidences préfabriquées, sans architecte, un bungalow comme les autres, gris et froid. Qui voudra vivre dans une telle maison, les fesses serrées et la bouche cousue?

Raymond Cloutier

Michel à Orford!

Tour de Piste.

Le jeudi 6 avril 2006.

C'est du jamais vu. Michel Tremblay est joué à guichet fermé dans trois théâtres à la fois, ici à Montréal. Au Théâtre du Nouveau Monde, c'est Hosanna, au Théâtre d'Aujourd'hui, c'est Encore une fois si vous permettez et puis, Bonbons assortis au Rideau Vert. Et pour couronner le tout, hier, au Festival de littérature Métropolis Bleu, Tremblay reçoit le Grand Prix littéraire international 2006. Shakespeare et Molière ont déjà eu droit à des triplés dans nos théâtres, mais jamais d'auteurs vivants, encore moins vivant ici.

On connaissait l'engouement du public pour Molière.

Chaque fois qu'un théâtre est mal-en-point, et cela est fréquent, il suffit de programmer Le Misanthrope, L'École des femmes, Le Bourgeois gentilhomme ou Le Malade Imaginaire pour le sortir de l'impasse.

Alors s'il y a Molière, s'il y a Tremblay, comment expliquer notre incapacité à démarrer, ici, un équivalent du Festival de Stratford? Le public est avide de théâtre en été. Et arrêtons ce snobisme qui veut que l'été, c'est pourri et l'hiver, merveilleux. Le théâtre est ici un art très populaire et dans toutes ses formes. On aime pénétrer dans des salles, se faire raconter des histoires. On veut voir les actrices et les acteurs en chair et en sang après ces hivers rivés sur l'écran.

Autre chose : 75% des gens sondés, souhaite conserver intact les montagnes et le Parc Orford. Étonnant que dans ce débat, on ait jamais vraiment parlé du Centre d'art d'Orford, lieu mythique consacré à la musique sérieuse et à la formation estivale des instrumentistes de tous niveaux, avec

un peu de théâtres et de chants à la clé.

Alors imaginons une solution culturelle à cette impasse écolo économique, qui se dessine. Ne pourrions-nous pas rêver encore une fois, si vous permettez!

Au lieu de vendre la montagne pour financer une piste de ski, créons le Grand Festival d'Orford, où la musique garderait la même envergure et plus encore, mais où s'ajouterait un immense festival de théâtre appuyé sur Molière et Tremblay, comme celui de Stratford est appuyé sur Shakespeare.

De Mai à Octobre, dans trois salles, petites, moyennes et grandes, sous chapiteau ou autrement, des productions en alternance, une troupe en répertoire, des ateliers de costumes, décors, des techniciens, des acteurs, du personnel de soutien, et bientôt des milliers et des milliers de visiteurs comme à Stratford.

Aujourd'hui ce Festival ne requiert que 3% de subvention, tellement c'est un succès. Toute la région en profite. Tout le pays en est ennobli!

Imaginez la grande région autour d'Orford, envahie durant six mois par des visiteurs amoureux de la musique, du théâtre et de la nature, et habitée par les artisans de ce festival à l'année longue, comme à Stratford. Je rêve, mais Tremblay aussi a rêvé, et travaillé, et tous les jours. Quelques amis, le besoin de mettre son Plateau sur la scène, le génie de raconter et voilà qu'un théâtre surréel, venu d'ici, envahit la planète. Déjà, cet été, si on transportait Le malade imaginaire, Hosanna, Encore une fois si vous permettez et Bonbons assortis, au pied du Mont Orford, je peux parier que le site ne dérougirait pas! C'est quoi not'problème?

Raymond Cloutier

Avril sous les feuilles.

Vous m'en lirez tant.

Le dimanche 2 avril 2006.

Cette année, tout arrive plus tôt que l'an passé. Pas le changement d'heure, ça c'est pour l'an prochain mais cette impression que l'été est à nos portes. Ce n'est pas un printemps coutumier, avec un long dégel et des bancs de neiges qui n'en finissent plus de fondre et des rigoles dans la glace qui chante sous le soleil. Rien de tout ça, dans mon coin, en tout cas.

Depuis quelques années je laisse une couche de feuilles mortes sur mon petit jardin. La première fois, c'était par négligence, mais maintenant c'est voulu. Parce que j'ai constaté que lorsque la terre se réchauffe et que mes vivaces enfouies se réveillent, je les entends littéralement pousser. Sans blague! Le soir vers les dix, onze heure, lorsque la ville se calme et qu'un semblant de silence s'installe, je descends les marches et m'assoit sur la dernière et je retiens mon souffle. Et le jardin se met à parler. La première fois, j'ai pris peur. Je croyais qu'un intrus rodait dans la cour ou qu'une moufette m'épiait en attendant de m'envoyer son jet

dévastateur. Mais non, personne, pas de chat, ni de raton laveur! Les feuilles mortes bougeaient, bruissaient à tour de rôle, devant, derrière, au loin, très près.

C'était donc ça! Les vivaces poussaient sur les feuilles pour sortir de terre et reprendre leurs places au grand air. C'est très troublant. On sait bien qu'elles poussent, mais je défie quiconque de me dire qu'il les voit pousser. Mais on peut les entendre! Ces millimètres d'efforts, multipliés par cents vivaces, forment une troublante musique.

Nous sommes faits de la même eau, du même carbone, de cellules cousines de ses vivaces. Tant de possibles sont enfouis, figés, en attente, en hibernation. Puis, une chaleur, un terrain fertile, une affection inattendue, une main confiante, et soudainement, sous des couches d'habitudes, d'ennuis, de désespérance, nous pousse un nouveau visage, une révolte inconnue, un plaisir défendu! Et souvent à notre insu, comme ces vivaces la nuit.

Et dire qu'elles ne savent pas que je suis assis à la première loge. Elles font ça pour elles-mêmes, elles n'ont pas le choix. Je ne sais pas pourquoi, mais ça m'a fait penser à l'affaire du Mont Orford. Il dormait là, sous des couches de neige, immobile. Les riverains s'étaient prononcés. Le jardin devait demeurer intact.

Mais dès qu'on a chauffé la machine, déclaré la vente de feu, tout le pays s'est mis à murmurer, à bruissier. L'indignation est vivace, toujours enfouie, mais prête à surgir millimètre par millimètre.

Aujourd'hui mon jardin a l'air désert, recouvert de feuilles mortes. On dirait un désastre. Mais attendons voir, dans un mois ou deux, il n'y aura plus un pouce carré d'espace inoccupé! Les hostas géants, asperges et autres rudbeckias

vont tout envahir, ils en parlent déjà.

Si j'étais dans les officines du pouvoir, j'écouterais le jardin la nuit. Quand les vivaces en colère vont tout envahir à l'ombre de l'Orford, il sera trop tard pour se jardiner de la sympathie!

Raymond Cloutier.

Le catéchisme.

Tour de Piste.

Le jeudi 30 mars 2006.

Alors il y aura désormais un petit manuel de la souveraineté à l'usage des enseignants. Je ne l'ai pas lu, ni vu, mais le principe même m'inquiète. Une grande majorité d'entre nous a été soumise durant nos années d'instructions, et je ne dis pas d'éducation, au petit catéchisme, aux histoires tordues d'évangélistes et de mauvais sauvages, aux enfers qui attendent les impies et aux paradis promis aux pénitents.

Le guide porte le titre de : « Parlons de souveraineté à l'école » et se veut un « Manuel scolaire ». Je n'ose imaginer un manuel portant le titre : « Parlons fédéralisme à l'école », et surtout les réactions, les manifs, les gueulantes et les beuglantes qui envahiraient tout l'espace public.

On y apprend que le projet de souveraineté n'est pas inscrit dans le corpus académique du système d'éducation. Est-ce que le projet socialiste, environnementaliste, capitaliste, mondialiste, fédéraliste y est inscrit? Inscrit-on des projets de systèmes politiques dans cette nouvelle patente, nommée compétence transversale? On va, paraît-il, proposer aux enfants de jouer aux mathématiques avec le budget de la gouverneur générale, ou faire dessiner les obus du méchant Canada pour convaincre les élèves du primaire que les pacifistes ne résident qu'à l'intérieur de nos frontières, et de plus, les tout petits de la maternelle ne disposeront que des couleurs blanche et bleue, pour rapporter à la maison leurs merveilles destinées à décorer la maison. Désormais on ne

chantera les chansons que des patriotes patentés, et on ne visionnera que des films dûment accrédités.

Pincez-moi quelqu'un, je rêve! Au lieu de faire prendre un virage absolument culturel à cette réforme en manque de contenu, de reconnaître la faillite identitaire, l'analphabétisme, la sous-fréquentation des arts de toutes natures, on veut fuir en avant fouettant le rêve au lieu consolider le réel. Avions-nous encore besoin d'un petit catéchisme? N'aurait-on pas été mieux servi par un guide d'utilisation des arts dans l'enseignement! Ce qui conduit à définir qui nous sommes et ce que nous pourrions être. Et qu'ensuite ces citoyens conscients, cultivés, informés décident de ce qu'ils veulent faire de leur vie privée ou politique. Et dire que des intellectuels, des poètes, des pédagogues respectés cautionnent ce supposé outil, cela me bouleverse. Je comprends intimement qu'une génération vieillissante ne sait plus à quel saint se vouer pour faire entrer un grand projet dans la tête des générations futures, mais quelle erreur stratégique que ce manuel. Il sera mis dans la colonne rouge des comptes! Nos enfants ne vont pas aux théâtres, nos citoyens ne lisent pas nos livres, nos orchestres sont en mode survie, et nous voulons embrigader les enfants dans nos rêves inachevés?

Avant, nous achetions des petits chinois pour faire avancer des avions sur un fil, nous récitons en marmonnant les commandements de Dieu, et maintenant nos enfants devraient faire des multiplications avec les robes de Michaelle Jean et chanter sans fausser des chansons blanches et bleues? Ce qui est rassurant c'est le tollé de tous coté, provoqué par cette dérive, sommes toutes, incroyablement naïve.

Raymond Cloutier.

